

**Si j'aimais le théâtre, j'aimerais le théâtre d'A.P.A.**

*Si ma tante avait deux roues, ce serait une bicyclette, Québec,*  
27 mai 2006

Hélène Matte

Number 95, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45733ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

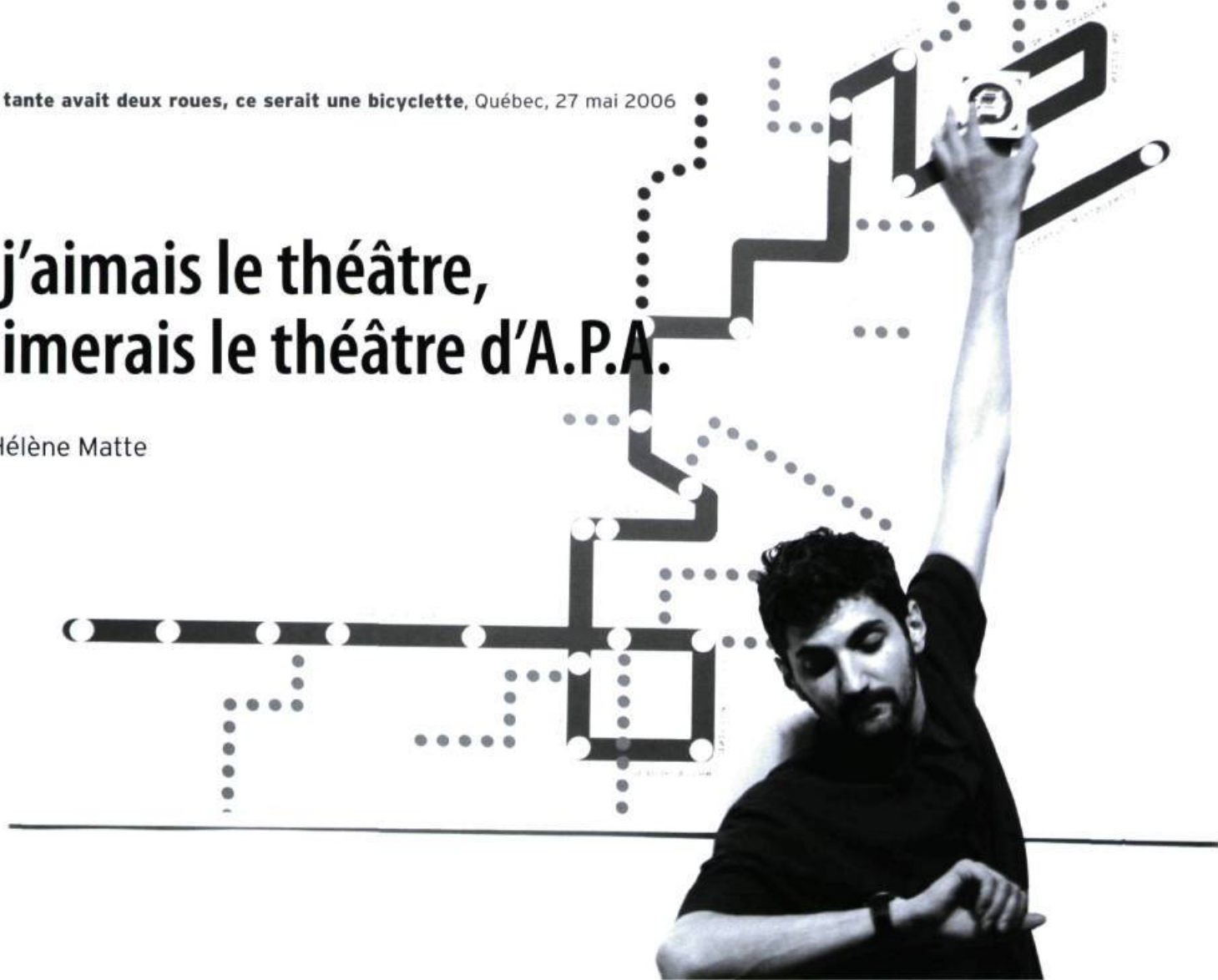
[Explore this journal](#)

Cite this article

Matte, H. (2007). Si j'aimais le théâtre, j'aimerais le théâtre d'A.P.A. / *Si ma tante avait deux roues, ce serait une bicyclette*, Québec, 27 mai 2006. *Inter*, (95), 58–60.

# Si j'aimais le théâtre, j'aimerais le théâtre d'A.P.A.

par Hélène Matte



Québec, 27 mai 2006, 13 h, galerie Rouge. À la porte, on nous offre en guise de ticket d'entrée une coupe en plastique. À moitié pleine, à moitié vide, la coupe ? Peut-être aurons-nous à boire. Nous pénétrons dans la galerie. Déjà, une petite foule s'y trouve. Nous y sommes, il ne reste plus qu'à attendre que cela commence. Peut-être est-ce déjà commencé. Impossible d'attendre de façon passible, il y a tant de choses à voir que nous ne savons plus où donner de la tête. Une bannière est suspendue, nous pouvons y lire une citation de Jacques Hainard et Roland Kaehr : « Nous nous choisissons des héros et des boucs émissaires, nous réfléchissons par analogie, nous croyons à ce que nous touchons. La mise en ordre du monde et la réduction de sa complexité, indispensables à la communication entre individus, se traduisent par des formules lapidaires commençant par *si*. » Des papiers pêle-mêle sont épinglés au babillard. Des phrases sont inscrites aux murs. Certains mots sont exposés sur un chevalet. Une banquette d'autobus est appuyée sur la paroi. Une grande affiche annonce l'événement. Nous cherchons à nous installer, mais il n'y a aucune indication quant à savoir où. Des chaises font face au côté A, des chaises font face au côté B. La scène est bouchée par un téléviseur montrant un couple se baladant en voiture. Les spectateurs observent l'écran, certains longent les murs et regardent du plancher au plafond les menus détails, cherchant à trouver l'indice qui expliquerait le lot.

Nous nous rendons à un spectacle, un spectacle dans une galerie d'art. En fait, nous allons voir une exposition. Puisqu'il s'agit d'une exposition commentée, alors nous allons presque voir du théâtre. En réalité, il s'agit de la

démonstration d'une intervention théâtrale qui se serait déroulée dans un autobus si elle avait eu lieu. *Si*, si elle avait eu lieu. Et toute l'action, tout le discours auquel nous nous apprêtons à assister s'appuie sur cette supposition, sur cette conjonction qui est à la fois son début et sa fin : *si*. *Si ma tante avait deux roues, ce serait une bicyclette* est le titre du spectacle qui n'est ni une exposition ni une pièce de théâtre, et qui se présente lui-même comme un commentaire, un commentaire appuyé sur sa propre hypothèse.

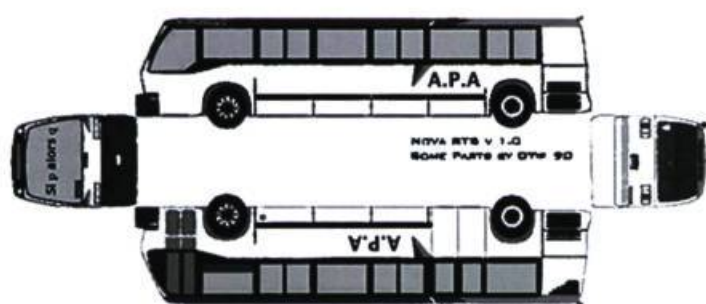
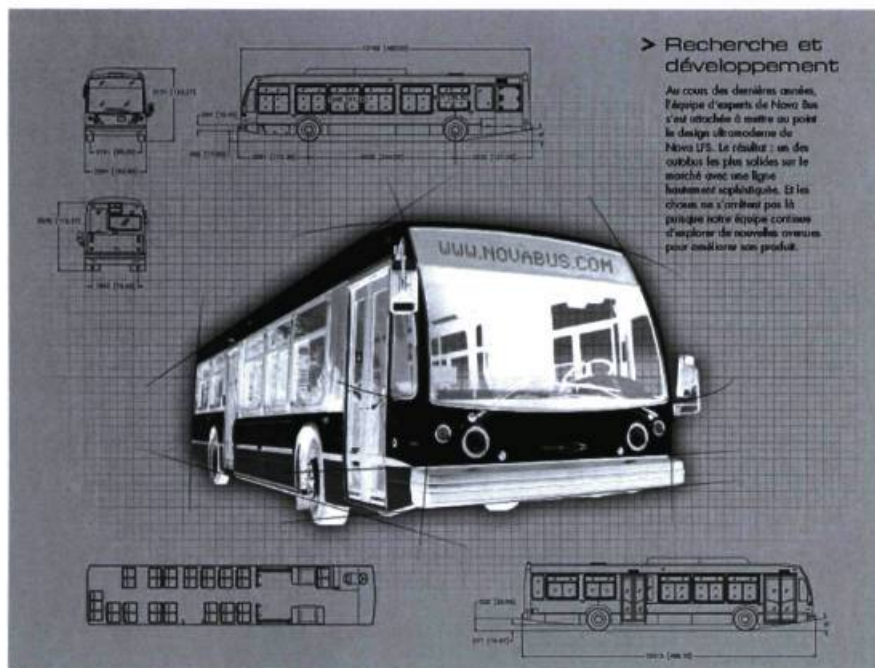
Où sont les protagonistes de ce qui se passe ? D'où sortiront-ils ? Que se passe-t-il ? Là, une femme, à ses pieds des flacons de verre éparpillés et de l'encre débordant de sa bouche. Ici, un homme en chaise roulante accompagné de son chien. Nous le soupçonnons d'être un acteur, et encore cette dame là-bas, tellement afférée à observer un papier au mur qu'on dirait qu'elle feint sa concentration. Lorsqu'il s'agit de théâtre et qu'il n'y a pas de théâtre, tous deviennent suspects, tous deviennent décors, tous deviennent spectateurs. Lorsqu'il s'agit de théâtre et qu'il n'y a pas de théâtre, l'intrigue n'est plus un moment dans une histoire : l'intrigue devient une manière de raconter.

Une jeune femme annonce : « Si le projet avait eu lieu, il viendrait tout juste de commencer. » Un homme vient la rejoindre : « Le spectacle est inévitable. » Le couple se tape dans les mains et jouent aux *si* : « Qu'est-ce qui arriverait si... personne n'avait de cheveux ? [...] D'un simple coup d'œil, nous serions en mesure d'identifier ceux qui ont la bosse des maths... On se laverait la tête avec une débarbouillette. Les filles se laisseraient pousser le poil sous les aisselles. Et ce serait beau. »

Voilà que les deux comédiens viennent de présenter clairement ce qu'est notre événement : un discours façonné par le jeu sur le théâtre lui-même et le langage qu'il porte. Ils poursuivent : « Si le projet avait lieu aujourd'hui, nous ne tenterions pas de l'éviter, bien au contraire. Avec une rigueur relevant davantage de la science que de l'art, nous prévoirions chacune de ses apparitions, les provoquant même à plusieurs reprises avec comme seule intention de contourner le spectacle, voire même de l'éviter... » Et encore : « Le spectacle, parlons-en : s'il advenait, il ne serait que fortuit, ici le spectacle est un accident. » Sur le t-shirt du comédien, la phrase *Ça n'a jamais tué personne* est retenue par des dizaines d'aiguilles. En chœur, ils entonnent une série d'onomatopées. Nous remarquons enfin que la femme avec de l'encre dans la bouche traduit mot à mot leurs paroles en langage des signes. Les comédiens bougent les objets, changent les phrases du chevalet et se répondent d'un bout à l'autre de la salle. Ils se déplacent, obligeant les spectateurs à faire de même. Ils expliquent comment les événements se seraient déroulés s'ils s'étaient passés dans un autobus. Voilà que le projet existe par le simple développement de son présupposé. Nous imaginons le trajet. Ils nous rapportent les conversations des passants, nous narrent les dialogues des passagers. Les arrêts sont annoncés par un troisième comédien qui signale l'heure actuelle et l'heure virtuelle du projet, toujours s'il avait eu lieu dans l'autobus : « Le temps passe... Si le projet avait lieu aujourd'hui, nous serions en retard, mais allons droit au but : quel est donc ce projet ? » Les comédiens commentent les propos des passants absents et des passagers éventuels, ils démontrent comment le *si* serait utilisé dans leurs présumés entretiens.

Le spectacle prend ainsi la forme d'un exposé magistral ponctué d'actions. Il apparaît comme une mise en espace du langage et de ses possibilités. Les mots sont mesurés et pesés comme dans un laboratoire. Rien n'est imposé, rien n'est donné d'avance. Les idées sont admises comme étant des hypothèses vérifiables. Le *si* est constamment mis à l'épreuve. « Essayons voir » devient un *leitmotiv* menant à des expériences diverses et parfois absurdes, sous formes de chansonnettes, de sketches ou d'échantillons sonores. Avec une verve professorale, tout en poursuivant l'idée du trajet d'autobus, ils usent de citations et de proverbes populaires qu'ils remettent en contexte ou désamorcent. Ils arrivent ainsi à des conclusions déconcertantes : « Tous les chemins ne mènent pas à Rome. » Et à la suite d'une explication péremptoire, ils déduisent tout en étirant un *chewing-gum* juteux de leurs bouches que « tous les chemins ne mènent pas à la même Rome ». Le trajet d'autobus n'est donc qu'un prétexte, car ici c'est une trajectoire de la pensée qui nous est cartographiée. Le transport en commun suggéré a alors ceci de particulier que l'autobus n'y véhicule pas les passagers ; c'est plutôt les passagers qui portent en eux-mêmes le voyage. Il ne s'agit plus d'un mouvement régulier d'un point à un autre. Puisque le déplacement se fait à travers l'imaginaire des spectateurs et à travers les jeux d'esprit des comédiens, le trajet est un renversement : « Prendre un raccourci, c'est toujours aller ailleurs. » Le trajet se décuple, il commence à plusieurs endroits, nous conduit dans divers chemins, nous mène à considérer différents niveaux de compréhension. Le comédien illustre cette multiplication des voies en lançant des dizaines de clés au sol, des clés qui, espérons-nous, aideront à ouvrir





**Si ma tante avait deux roues, ce serait une bicyclette.**



les nombreuses portes qui ne cessent d'apparaître à nos esprits : « Le projet commence lorsqu'on fait quelque chose qu'on pourrait faire les yeux fermés mais qu'on fait les yeux ouverts. » Les comédiens reprennent parfois la même scène et répètent certaines phrases. Le potentiel du projet devient exponentiel, il passe de l'artistique à la mathématique. *Si ma tante avait deux roues, ce serait une bicyclette* devient plus qu'un spectacle, il est un événement à géométrie variable. Une géométrie qui étudie sa méthode autant que son sujet. « Si le projet avait lieu aujourd'hui, le *si* serait utilisé comme si deux choses différentes avaient été proférées ; on se servirait d'une espèce de bégaiement, d'une tautologie, pour proclamer une vérité impossible mais qui, de prime abord, peut sembler d'une simplicité déconcertante ou d'une évidence qui crève les yeux. Essayons voir ! »

Certes, la science pratiquée par les acteurs de *Si ma tante avait deux roues, ce serait une bicyclette* est une science bien particulière dont la mise en pratique se confond bien avec l'art. Puisqu'elle étudie « les fondements de la pensée ordinaire », son exégèse ne peut prendre la forme que d'une poésie populaire : « *Le temps c'est de l'argent* n'impliquera jamais que le temps n'a pas d'odeur. De même le fait de croire qu'il n'y a pas de fumée sans feu n'empêche pas de croire qu'il ne faut pas se fier aux apparences [...]. Le contraire d'une vérité profonde est une autre vérité profonde. »

Lorsque l'événement se termine et que les spectateurs applaudissent, le trajet ne semble pas encore être arrivé à sa fin. Nous pouvons déjà lire une critique de l'événement dans une fausse découpe de presse. Nous percevons les logos de subsides fictifs au bas de l'affiche. Le projet probable se précise à un point tel qu'il devient réel. Comme les auteurs, qui sont également les comédiens de *Si ma tante avait deux roues, ce serait une bicyclette*, le stipulent sur le carton promotionnel : « Ce qui existe n'a pas nécessairement lieu. » Lorsque l'événement se termine ou presque, nous sommes tout à fait déstabilisés. L'événement qui n'est pas une exposition mais l'exposé d'un théâtre qui n'est pas un spectacle sur un trajet qui n'est pas, tout cela nous a projetés parmi nos références mais hors de nous. « Ce qui nous intéresse, c'est de mieux comprendre les choses, mais les choses bougent. Nous nous intéressons donc à la trajectoire des choses. » Voilà où nous entraîne le Théâtre Apatride (A.P.A.).

Vraiment, si j'aimais le théâtre, j'aimerais celui d'A.P.A. C'est sous cette terminologie, ce souci de la réalité et une volonté de pousser à bout les langages que s'assemblent Laurence Brunelle-Côté et Simon Drouin, les deux protagonistes de *Si ma tante avait deux roues, ce serait une bicyclette*. Prenant toujours des sources non théâtrales pour créer ses événements, A.P.A. déjoue plutôt que de jouer la comédie. Il construit de l'antispectaculaire sans platitude. A.P.A. s'applique à nous faire vivre l'expérience de la mixité, à disséquer le quotidien, à détourner les artifices du divertissement afin de mettre en lumière ce qui nous échappe autrement. Vraiment, si j'aimais le théâtre, j'aimerais celui d'A.P.A., car il nous projette dans son projet plutôt que de nous y jeter. « Nous aurions préféré ne pas jouer la comédie, cela aurait impliqué d'être avec vous, mais nous sommes contre vous, vous le voyez bien ? » ■

Photos > Michaël Pineault